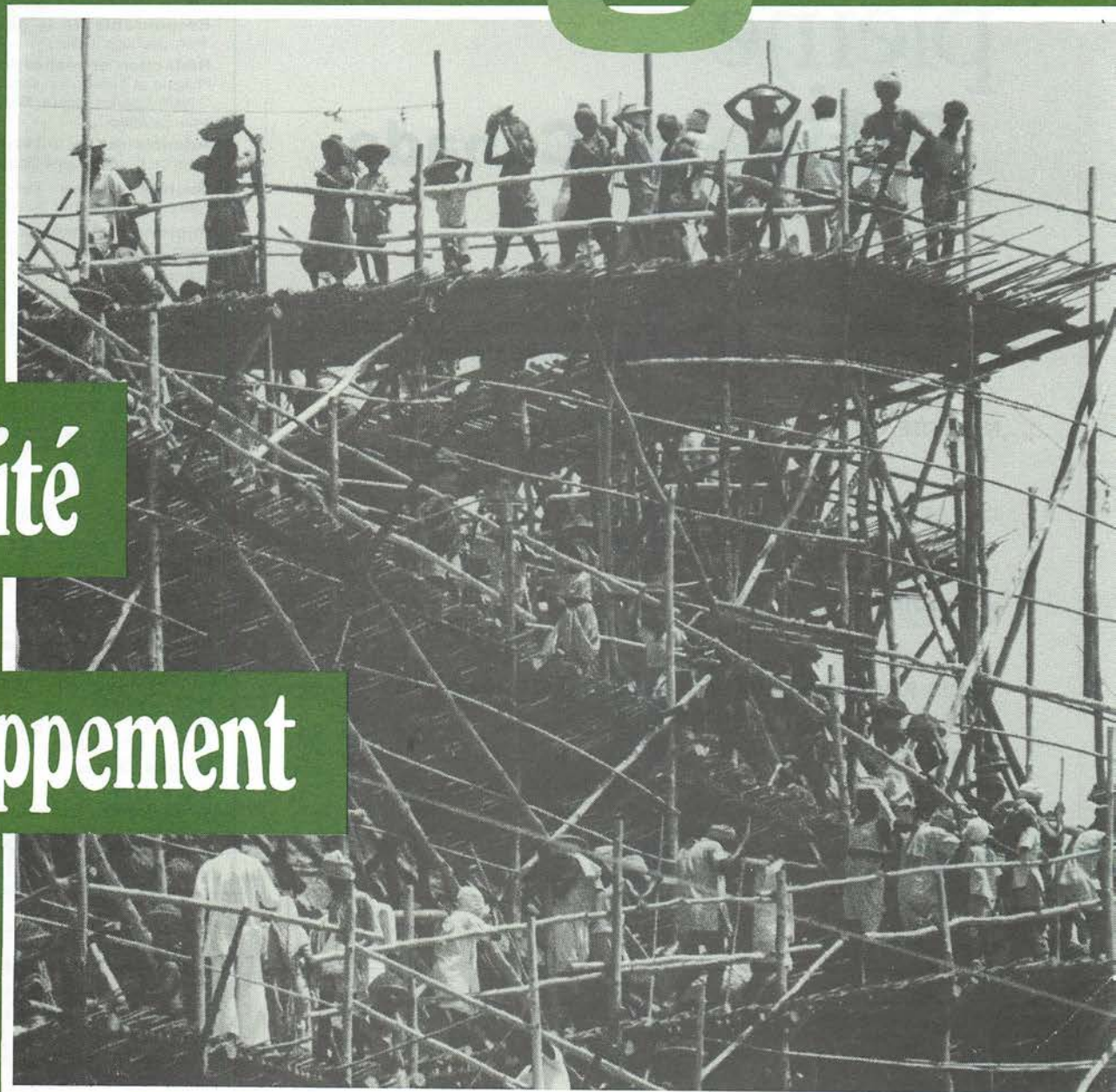


TRIBUNE DE CAUX

changer

Force et fragilité du développement



ET
DANS CE
NUMERO

LE REARMEMENT MORAL EN FRANCE

PROJETS ET ORIENTATIONS

LETTRE DE RICHMOND

LES NOIRS D'AMERIQUE AUJOURD'HUI

un soleil en pleine nuit au Canada

Voici le calendrier complet de la tournée au Canada du spectacle solo inspiré par la vie de François d'Assise, avec Michel Orphelin :

MONTREAL	7 et 8 avril à 20 h ; 9 avril à 15 h. Salle Tritorium, CEGEP du Vieux Montréal.
QUEBEC	14 et 16 avril à 20 h ; 17 avril à 15 h. CEGEP François-Xavier Garneau.
JONQUIERE	20 avril à 20 h. Salle François-Brassard du CEGEP.
TROIS-RIVIERE	23 avril à 20 h 30 et 24 avril à 15 h. Centre culturel
SOREL-TRACY	26 et 27 avril à 20 h. Ecole secondaire Bernard-Gariépy.
OTTAWA	30 avril à 20 h. Ecole secondaire LaSalle.

**Des choses
bien assurées:**
winterthur
assurances

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyn Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 70 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 520 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF 80 ou Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 90 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 35 ; Fr.s. 15. - ; FB 225.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 4 250 francs CFA (abonnement avion) ou 3 900 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Pardonner cent fois

Mystérieux ciment de la société différente à laquelle tous aspirent, réalité difficilement saisissable, le pardon traverse en filigrane l'actualité. Sa nécessité se fait sentir dans des problèmes aussi variés que l'affaire Barbie, l'interminable conflit du Proche-Orient, même les séquelles des élections municipales.

C'est du lointain Tibet que nous vient aujourd'hui un élément propre à nous faire comprendre son rôle et sa puissance dans les affaires des hommes, par le truchement d'un des proches collaborateurs du Dalaï Lama, Lodi Gyalsten Gyari. Voici ce qu'il a déclaré récemment lors d'une rencontre du Réarmement moral au centre de Panchgani, en Inde :

« Comme tant d'autres peuples, nous avons subi une domination étrangère. Nous ne pouvons pas oublier ce

que nous avons enduré, mais nous pouvons pardonner. Depuis vingt-trois ans, nous luttons sans recourir à la violence.

« Trois de mes frères et cinq de mes oncles ont été exécutés par les Chinois. Du côté de ma mère, quatre prêtres ont été envoyés en camp de concentration, où ils sont morts. Cela n'a pas été facile pour moi. Tous les Tibétains ne pourront pas pardonner à l'infini.

« Pourtant, si nous voulons trouver une solution au problème de notre pays, nous devons peut-être être prêts à pardonner cent fois... En tout cas, nous prions pour le sens divin du pardon. »

Envoyé par le Dalaï Lama pour des négociations à Pékin, Lodi Gyalsten Gyari avait été pris de peur : « Je ne craignais pas tellement de me trouver face à des Chinois que de me sentir incapable

d'endiguer ma haine et ma colère en leur présence. Mais, en parlant avec eux, j'ai découvert qu'ils avaient souffert autant que nous, surtout pendant la Révolution culturelle. Nous avons

rencontré des vétérans du parti qui nous ont raconté des histoires terrifiantes sur les atrocités qu'ils avaient subies des mains de leurs propres camarades. Alors, peu à peu, j'ai pu pardonner. »

Fusils ou tracteurs ?

En 1980, la province ougandaise du Karamoja était frappée par la famine et l'insécurité, des bandes de brigands armés s'attaquant aux agriculteurs et pillant leurs réserves de grain.

Pour un missionnaire installé dans la région, peut-on lire dans *Messages*, le mensuel du Secours catholique, le problème a pris la forme de l'alternative suivante : acheter des fusils pour que les paysans puissent se défendre, ou des tracteurs pour qu'ils puissent produire davantage et, en quelque sorte, nourrir leur ennemi, l'idée étant que, la nourriture devenant abondante, la paix reviendrait d'elle-même grâce à cette « part du feu ».

Chacun comprit qu'il valait mieux perdre une partie de sa récolte, plutôt que sa vie, et l'on opta pour les tracteurs. Le pari fut gagné. Actuellement, le secteur du Labwor, où sévissaient ces

bandes, connaît la paix et l'on y mange à sa faim. Autre conséquence, non moins négligeable : l'excédent de production permet même aux paysans de vendre à l'extérieur.

Certes, ajoute l'auteur de l'article, l'avenir reste incertain : le maintien de la paix dépend aussi de ce qui se passe dans le reste du pays et il faut éviter, pour ces paysans, une inutile dépendance vis-à-vis de l'extérieur, en l'occurrence le Secours catholique, qui a financé l'achat des tracteurs. Il vaudrait mieux qu'ils reviennent à la charrue à bœufs, dont le rendement est suffisant pour assurer des excédents de récolte. Il faudra pour cela renouveler le cheptel, lui aussi victime des pillards, et maintenir à tout prix l'usage, vital, de la houe traditionnelle.

Des multiples aspects de l'aide au développement...
Méridien

À TRAVERS CHAMPS

Le feu

L'hiver n'est pas encore fini et il me faut chaque matin allumer dans la cuisine notre brave fourneau à bois. C'est à la fois pour moi un plaisir et presque un rite... Mais aujourd'hui le feu a eu bien du mal à prendre. Était-ce la chape de brouillard sur notre vallée qui étouffait le tirage ? Ou bien, après six mois d'hivernage et de bois pas toujours bien sec, notre cheminée a-t-elle besoin de ramonage ?

Ou encore, tout simplement, est-ce moi qui m'y suis mal pris pour disposer papier et petit bois avant de craquer l'allumette ? Mais peut-être le feu refuse-t-il quelquefois de prendre sans aucune explication rationnelle, simplement pour me forcer à chercher ce qui cloche dans notre maison ?

Aujourd'hui, c'était sûrement ça ! C'était évident : il me fallait partir pour passer la semaine à Paris à l'occasion du Concours Agricole. C'était prévu de longue date, mais j'avais décidé, beaucoup plus que proposé, que ma femme m'accompagnerait ! Alors nous nous sommes un peu chamaillés, un peu fait des reproches avant de nous retrouver d'accord.

Comment voulez-vous que le feu — sans lequel l'humanité serait restée à l'état sauvage — n'ait pas repéré d'avance un accès de sauvagerie en moi et qu'il n'ait pas essayé de m'en avertir ?

Philippe Schweisguth



PLUS VOUS ETES OCCUPE, plus vous devriez prendre du temps pour la méditation et le silence, disait déjà saint François de Sales à ses contemporains. A tous ceux qui subissent les pressions et les tensions de la vie moderne, nous proposons une réflexion sur la pratique de l'écoute silencieuse, ses implications, ses conséquences (pages 8 et 9).

Le Réarmement moral en France

PROJETS ET ORIENTATIONS

Dans la multiplicité et parfois l'incohérence des réalités qui assaillent nos sociétés, et en particulier la France, quelles sont les tâches auxquelles le Réarmement moral a vocation, dans les années qui viennent, de s'atteler ? Telle est l'interrogation qui a suscité la réunion, le 12 février dernier, pour une journée de travail, d'une vingtaine de personnes dont certaines sont engagées dans la vie professionnelle et d'autres ont choisi de consacrer au Réarmement moral tout leur temps.

Une seule journée, surtout en si petit comité, ne suffisait pas à décider des orientations futures ni même à faire un inventaire exhaustif des aspirations du plus grand nombre de ceux qui agissent sur le terrain dans les différentes régions du pays. D'autre part, certaines orientations d'avenir sont indissociables d'actions déjà engagées ou revêtent un caractère de pérennité.

Toutefois, la richesse des échanges du 12 février nous incite à tenter de dégager par écrit un certain nombre de convergences. Elles pourraient servir à la réflexion plus approfondie de ceux qui, dans des optiques et à des degrés divers, voient dans le Réarmement moral une nécessité de notre temps.

Première évidence : quelle que soit leur importance, les problèmes nationaux sur

lesquels le Réarmement moral pourrait agir sont souvent conditionnés par un certain nombre de grandes réalités internationales ou n'en sont qu'un aspect. Nous avons abordé dans cet ordre d'idées trois sujets essentiels : le chômage, l'unité de l'Europe et l'aspect multiracial de nos sociétés.

Des novateurs dans le secteur de l'emploi

1. Le fait que des millions d'hommes, en Europe comme en Amérique, sont payés à ne rien faire tandis que d'autres se tuent à préserver la compétitivité de leurs entreprises va apparaître de plus en plus comme une situation intolérable. Les mesures que peuvent prendre les pouvoirs publics ne suffiront pas à résorber l'excédent de main-d'œuvre et ce n'est pas l'attente fébrile d'une nébuleuse reprise économique qui nous sauvera. Les solutions d'avenir passent par un partage du travail, donc par un abandon, au moins pour certaines catégories de personnes, du maintien du pouvoir d'achat. L'équation *travail = argent* est en train de se fissurer.

Ces perspectives offrent mille occasions d'initiatives individuelles et collectives à

tous les niveaux de l'échelle sociale. Nous avons présenté dans le dernier numéro de *Changer* (mars 83) les suggestions d'un chef d'entreprise allemand. Qui seront, en France, les précurseurs multiples et imaginatifs de nouvelles façons de concevoir le temps de travail ?

Enfin, étant donné les nouvelles « plages » de temps libre vers lesquelles le travail partagé pourrait conduire, il s'agit de réfléchir non pas tant à ce qui pourrait occuper ces heures recouvrées, mais à ce qui peut les nourrir spirituellement ?

Guérir l'Europe de son passé

2. Les querelles qui entravent périodiquement la laborieuse construction de l'Europe représentent le prix inévitable à payer pour le rééquilibrage économique et social de notre continent. Mais elles nous sont aussi léguées par des rancœurs, des ignorances, des préjugés qui remontent loin dans nos mémoires nationales. « Quelle bonne école, constate un Français qui assiste souvent aux débats du Parlement européen, que de voir notre pays par les yeux des représentants des autres nations ! »

L'affirmation du rôle que pourrait jouer l'Europe dans la solution de certains problèmes lancinants du monde ne pourra qu'être renforcée par la guérison des blessures du passé. Et cette perspective ne devrait pas se limiter à la partie occidentale de notre continent. Une première étape dans cette voie serait la présence de personnalités marquantes des différents pays à la session européenne qui aura lieu au centre international du Réarmement moral à Caux (Suisse) du 9 au 18 juillet. Le numéro de mai de *Changer* sera consacré à l'Europe et à la préparation de cette rencontre.

Accepter la société multiraciale

3. Les esprits les plus généreux affirment que la cohabitation sur notre sol européen de nationaux et de travailleurs venant de pays moins favorisés économiquement doit être un enrichissement mutuel. Force est de constater que l'Européen moyen en voit pour l'instant surtout les inconvénients. Il subit la situation en courbant l'échine ou en exhalant un racisme haineux ou simplement peureux qu'une campagne électorale suffit parfois à raviver. Cette cohabitation sera sociale-



La maison du Réarmement moral à Boulogne-Billancourt, un lieu de dialogue au service des relations franco-françaises.

ment et humainement bénéfique pour tous dans la mesure où l'Européen acceptera qu'il vit désormais dans une société pluriraciale et pluriculturelle. « La France regrette-t-elle aujourd'hui, demande très justement le rapport de la Commission « Culture et Immigration » (1), l'assimilation des Polonais et des Italiens ? »

Les équipes anglaises du Réarmement moral ont mené depuis plusieurs années déjà une campagne dynamique dans une trentaine de villes de leur pays pour faire admettre à leurs concitoyens la nouvelle société britannique, qui comprend deux millions quatre cent mille noirs et Asiatiques, et pour créer des liens de confiance entre les communautés ethniques. Les Français seraient-ils moins capables que les Anglais de faire face à une réalité sociale analogue ?

Les efforts à faire en France dans ce sens ont une portée d'autant plus grande qu'une part importante de la population immigrée vient de pays arabes avec lesquels la France est liée depuis de nombreuses décennies. Or ce lien particulier doit être resoudé ou consolidé si la France veut espérer jouer le rôle qui pourrait lui revenir dans la diminution des tensions au Moyen-Orient.

La France doit pouvoir contribuer aussi au rapprochement entre l'Occident et le monde de l'Islam. Un musulman présent à la réunion du 12 février nous a aidés à prendre conscience du fait que l'Islam percevait dans le Réarmement moral une voix différente de celle que fait généralement entendre l'Occident. Et que cette voix différente devait retentir davantage.

La cohabitation fraternelle de communautés ethniques diverses en France est un terrain d'action naturel pour beaucoup de personnes engagées dans les professions les plus variées (industrie, enseignement, formation, travail social, culture).

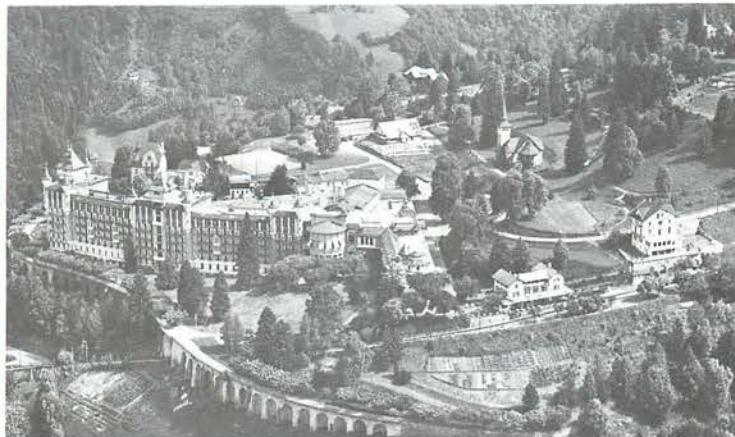
Ce travail coïncide d'ailleurs avec « la nécessité ressentie, dans les villes bloquées, de débloquent les énergies, de redonner le goût de communiquer, de faire des projets en commun, de les réaliser, de prendre conscience des résultats et de savoir s'en réjouir » (intervention d'un Marseillais).

Il a été souhaité que les expériences concrètes réalisées dans le domaine de la cohabitation culturelle par les différents pays d'Europe fassent l'objet d'un échange plus large d'informations et même de visites, d'un pays à l'autre, de groupes représentatifs de différentes communautés, comme cela se fait déjà entre les différentes villes anglaises.

Pour de meilleures relations franco-françaises

4. Pour que les Français puissent améliorer leurs relations avec ceux qui sont différents d'eux, il importe qu'ils mettent d'abord l'accent sur les relations... franco-

Une vue du centre international de conférences du Réarmement moral à Caux en Suisse.



françaises. Heureusement, ils sont dotés d'esprit critique, même à leur propre endroit : ils savent qu'ils sont parfois antichrétiens, qu'ils ont l'art de se diviser (« Si tu n'es pas de mon camp, tu es mon ennemi ! »), qu'ils se plaisent dans la lutte des clans plus encore que dans la lutte des classes.

Nous devons dépasser l'idée tellement répandue de la valeur ou de la non-valeur d'un clan pour chercher à atteindre les hommes qui les représentent et les aider à comprendre que ce ne sont pas leur pouvoir, leur autorité, même leur sagesse, qui gagneront leur interlocuteur, mais bien leur qualité de vie. Les hommes politiques français pourraient instaurer une démocratie de cœur, non plus de tête. « Les équipes du Réarmement moral, suggère un enseignant, doivent porter leur effort de présence, de collaboration, de témoignage, de bonne volonté, de compétence et d'humilité fraternelle auprès de ceux, quels qu'ils soient, que tantôt 49 %, tantôt 51 % de Français désabusés délèguent à la « chose politique ». C'est de cette sphère, à laquelle chacun affecte de ne plus guère croire, que l'impact, les retombées, pourraient bien être les plus forts sur l'ensemble de la vie française. C'est quand chacun prône, poursuit-il, que « tout est pourri » et que « l'exemple vient d'en haut », qu'il faut lutter pour des déments divins, moraux et mobilisateurs. »

Dialogue

Pour répondre à ceux à qui cette tâche paraît impossible, un haut fonctionnaire a remarqué que les hommes les plus occupés, s'ils sont abordés de la bonne façon, sont moins inaccessibles qu'on ne le pense.

Enfin un journaliste a souligné que, si notre présence auprès de dirigeants en place a une valeur stratégique, il faut se rappeler que tout homme, à partir du moment où il change sa vie, peut devenir à son tour « stratégique ».

Souhaitant que les foyers des uns et des autres deviennent des lieux de dialogue,

une militante de la banlieue parisienne a constaté que chacun de nous a tendance à être marqué par son origine et que l'on n'a de chance d'atteindre, dans l'autre clan, que ceux que l'on choisit d'aimer.

La poursuite du dialogue libre entre des patrons, des cadres et des ouvriers « non mandatés » a paru prioritaire. Une rencontre de ce type, après bien d'autres, a d'ailleurs eu lieu dans la maison du Réarmement moral, à Boulogne, le 19 mars.

Autres orientations à approfondir

Le temps a manqué pour parler de façon systématique d'autres domaines qui peuvent se révéler prioritaires :

— Nécessité de s'adresser de plus en plus aux jeunes Français. Mention a été faite en particulier des 14-18 ans, dont beaucoup ont déjà une grande maturité d'esprit et qui sont ouverts à toutes les idées généreuses. Il a été proposé d'inclure des jeunes Africains habitant la France dans des stages de formation à la responsabilité et à l'initiative comme ceux qui se tiennent à Caux, mais qui pourraient aussi être organisés en France. Dans cet ordre d'idées, le travail qui s'est fait depuis plusieurs années à Montpellier auprès des étudiants étrangers doit être poursuivi et doit stimuler d'autres initiatives.

— Les équipes d'enseignants, en particulier dans le cadre de l'« Association pour un éveil à la responsabilité à l'école » (A.E.R.E.), ont entrepris une tâche importante. En favorisant à l'école l'apprentissage d'un savoir-vivre en collectivité fondé sur l'écoute de la conscience, elles peuvent jouer un rôle significatif dans la période de mutation que connaît le système éducatif (voir l'article de M. Jacques Jaulmes en page 13).

— Si le Réarmement moral est appelé à agir dans les différents secteurs mentionnés, force est de constater que la base dont il dispose en hommes et en moyens

Fin en page 15

Force et fragilité du développement

Des convergences, une étude de cas

par Frédéric Chavanne

La rencontre avec des médecins, industriels, assistants sociales qui se consacrent au développement des villages m'a donné beaucoup d'espoir : leur réelle préoccupation, leur acharnement au travail, leur honnêteté intellectuelle, le fait qu'ils soient prêts à payer de leur personne et leur démarche pleine d'attention pour les gens m'ont impressionné et fait entrevoir les qualités de base qui favorisent la réussite des programmes de développement.

D'autre part, la convergence des conclusions apportées par ces hommes de terrain, sincères et rigoureux, est frappante. Les notes du médecin néerlandais Dirk van Tetterode, rassemblées au cours de ses voyages en Malaisie, Indonésie, Papouasie-Nouvelle-Guinée, Inde et Hong-Kong, durant lesquels il a rencontré certains d'entre eux, nous permettent de mettre en valeur cette convergence.

L'importance de l'éthique

Tout d'abord l'importance de l'éthique. M. Soedjatmoko, ancien conseiller technique à la Chambre nationale pour le développement en Indonésie (Bappenas), ancien ambassadeur de son pays à Washington, occupe depuis 1980 le poste de

recteur de l'Université des Nations-Unies à Tokyo. Il rapporte une intéressante constatation faite lors d'une tournée dans différents pays d'Asie. Plusieurs agents de développement au Bangladesh lui avaient dit s'être aperçus au fil des années que leurs efforts pour développer les villages à l'aide de moyens techniques s'étaient révélés plus fructueux quand ils avaient commencé par revaloriser aux yeux des villageois les fondements moraux de leur propre religion, en l'occurrence l'Islam, et quand ils les avaient aidés à les appliquer dans leur vie quotidienne. Ces commentateurs l'avaient d'autant plus frappé que des conclusions similaires lui avaient été rapportées à Sri Lanka par d'autres travailleurs sociaux, ces derniers se référant alors aux valeurs bouddhistes.

Le président du conseil des comités de village de l'une des plus grandes provinces de l'Inde, qui s'est consacré pendant plus de quarante ans au développement rural et qui est aujourd'hui responsable de 20 000 villages, souligne pour sa part à quel point la corruption met souvent en défaut les efforts accomplis par les autorités régionales ou gouvernementales en faveur des plus démunis. Par exemple, afin d'aider les

fermiers les plus pauvres à améliorer leur productivité, les pouvoirs publics ont mis en place un système de prêts à faible taux d'intérêt. Malheureusement, les fonctionnaires responsables de la concession de ces prêts sont souvent soudoyés par les fermiers les plus riches qui veulent ainsi obtenir des crédits plus importants. Les pays les plus pauvres, n'ayant pas les moyens de donner des pots-de-vin, se sont vu privés de l'aide qui aurait dû leur être allouée. En conséquence, le fossé qui les sépare des paysans riches se creuse de plus en plus. Ils perdent peu à peu confiance dans le gouvernement et finissent par émigrer, amers, vers les villes ou plus exactement vers les bidonvilles.

Des minorités capables d'initiative

Par ailleurs, selon ce même responsable indien, les faibles résultats obtenus en matière de développement rural sont principalement dûs au manque d'individus responsables et intègres dans les villages. Ce besoin de minorités capables d'initiative, celles qu'on pourrait appeler les minorités porteuses de progrès, constitue la deuxième convergence que nous retiendrons ici.

« Beaucoup de ceux qui sont élus dans les comités de village, remarque-t-il, considèrent leur position comme un honneur. Ils veulent être servis. J'essaie de leur faire comprendre que leur tâche est de se mettre au service des autres. Pour bon nombre d'entre eux, c'est là une conception tout à fait nouvelle. »

C'est ce que confirme de son côté le docteur Santoso, dentiste indonésien qui travaille dans un hôpital à Java. Il s'est intéressé de façon bénévole à l'hygiène dentaire des enfants des villages et s'est vite rendu compte que ses efforts n'auraient guère d'effets durables s'il ne cherchait avant tout à assurer une alimentation convenable aux enfants. Il fut ainsi conduit à lancer des programmes de développement dans les domaines économique, agricole, éducatif aussi bien que médical.

En mars 1980, sur cinquante projets pris en main par son organisation, trois seulement pouvaient être considérés comme réussis. « Selon mes observations, dit-il, la clé du succès ou de l'échec dépend



Le développement rural : avant tout une question d'intégrité. Ici : un puits de village en Inde.

pour beaucoup du *leadership* moral dans les villages. Il cite l'exemple d'un chef de village venu lui demander conseil avec le souci de faire quelque chose pour sa communauté. Grâce à son esprit d'initiative et de dévouement, ce chef de village a su convaincre sa communauté d'investir argent et travail pour construire un barrage de conception très simple. L'organisation du docteur Santoso a apporté le conseil et le soutien technique nécessaires. Ce barrage, complété par un système d'irrigation, permet désormais deux récoltes annuelles au lieu d'une.

Ceci nous amène à relever une troisième convergence qui devrait être un principe de base de tout programme de développement : associer de façon exigeante les bénéficiaires des programmes.

M. Ismawan, diplômé en économie agricole de l'Université Gajah Mada de Jogjakarta, en Indonésie, qui dirige la *Fondation pour le développement socio-économique des paysans* (Yayasan Social Tani Membangun), a mis au point avec son équipe, après sept années de piétinement, une méthode qui applique ce principe et qui s'est révélée efficace ces cinq dernières années.

Priorités décidées en équipe

« Quand nous nous intéressons à un village, dit-il, la première question que nous posons aux villageois est de savoir s'ils souhaitent recevoir de l'aide pour mieux s'équiper. Si certains d'entre eux au moins semblent intéressés, nous les encourageons à constituer une ou plusieurs équipes de quinze à vingt membres chacune avec tous ceux qui sont prêts à coopérer. On les appelle *les usaha bersama*, ce qu'on pourrait traduire par *groupes d'initiatives concertées*.

« Chaque membre doit contribuer à un fonds géré par l'équipe. Si l'un des membres veut faire un emprunt pour améliorer la productivité de son exploitation, il peut le faire à la condition que son équipe juge le projet réalisable.

« Les membres du groupe doivent ainsi coopérer pendant au moins un an, sans aucune interférence de la fondation. Après quoi, si l'expérience est concluante, c'est-à-dire si l'équipe a démontré sa capacité à faire des sacrifices, à coopérer et à prendre des initiatives, la fondation accorde son assistance en fonction des priorités suggérées par l'équipe. La possibilité de cotiser à un fonds national géré par la fondation est alors offerte à l'équipe pour lui permettre d'obtenir de plus gros prêts.

Ces convergences sont constatées par des hommes de terrain n'ayant pas de lien entre eux et appartenant à des confessions religieuses différentes. Elles nous aident à



Pourquoi ne pas former les femmes aux tâches de « soignantes de village » ?

mesurer l'importance des valeurs morales qui déterminent les comportements, donc le succès ou l'échec des programmes de développement. Cernons maintenant de plus près ces comportements.

Etude de cas (1)

Nous nous intéresserons donc à des réalisations faites en Inde, non loin de Bombay, dans un secteur pauvre et dépourvu de structures médicales, par un organisme qui se préoccupe de la santé dans les villages suivant une démarche qui repose sur la fameuse idée des « médecins aux pieds nus » mise en pratique en Chine populaire.

La plupart des maladies dites de pauvreté étant faciles à diagnostiquer et pouvant être traitées avec des remèdes simples, peu coûteux et efficaces, il semblait possible de faire dispenser les soins par des villageoises elles-mêmes, pour peu qu'on leur apporte un minimum de savoir-faire et de soutien.

Il a néanmoins fallu près d'un an pour faire accepter aux villageois l'idée qu'ils pourraient prendre eux-mêmes soin de leur santé tant il a fallu combattre la mentalité d'assistés et démystifier la médecine appliquée pendant les trente dernières années. C'est à la passion et à la compassion avec lesquelles les deux travailleurs

sociaux chargés de faire accepter le projet par les populations qu'on attribue la rapidité avec laquelle ce but a été atteint. A force de rencontres à la tombée du jour et parfois tard dans la nuit autour d'interminables tasses de thé, ils ont eu l'art de créer la confiance qui permet aux idées de passer.

Des enquêtes auprès de la population ont permis, par la suite, de sélectionner, avec l'assentiment du chef de village bien entendu, celles que nous appellerons les soignantes de village. La sélection s'est faite sur les qualités de motivation, de serviabilité, de maturité et d'intelligence indépendamment du niveau d'éducation. Les faits ont confirmé que ces critères de sélection étaient les bons.

Si les bonnes dispositions des villageoises étaient requises, on a également compté sur la stabilité et la petite dimension des communautés : les gens se connaissant et devant vivre ensemble, il était aisé pour les responsables du projet d'exercer, avec le concours de la population, un contrôle sur les services rendus par les soignantes afin de limiter les abus de pouvoir ou les actions discriminatoires. Il a rapidement fallu établir une structure de soutien pour traiter les cas qui n'étaient pas de la compétence des soignantes si l'on ne voulait pas voir leur autorité sapée.

Fin en page 10

COMMENT se fait-il que la plupart des gens, et surtout ceux qui sont le plus soumis aux tensions de la vie quotidienne, se sentent tout empruntés lorsqu'ils sont confrontés à la pratique de l'écoute silencieuse ? La réponse est simple : on ne le leur a jamais appris, ni à la maison, ni à l'église, ni à l'école. Pourtant, nous l'admettons volontiers, la plupart d'entre nous aspirent de temps en temps au silence. Mais que l'occasion se présente et nous nous sentons ridicules et mal à l'aise. Avant même d'avoir engagé l'expérience, voilà que nous songeons déjà à quelque chose à faire !

Certes, il est des moments où des idées fraîches nous assaillent soudain. Cela nous arrive au volant de notre voiture, durant une balade à pied ou à skis, ou même au beau milieu de la nuit ! Ce n'est toutefois pas la même chose que la pratique de l'écoute silencieuse, pour laquelle il faut être prêt à se soumettre à **six conditions** :

1. **Un lieu** où le silence est possible, où l'on n'est pas trop dérangé, ce qui n'est pas facile pour chacun. Même le Christ semble s'être heurté à cette difficulté : « Le matin, bien avant le jour, il se leva, sortit et s'en alla dans un lieu solitaire pour prier. Simon partit à sa poursuite avec ses compagnons. L'ayant trouvé, ils lui dirent : « Tout le monde te cherche. » (2) Et voilà un moment de silence brutalement écourté !

Catherine de Sienne donnait à ses contemporains le conseil suivant : « Créez une cellule en vous-même, et n'en sortez jamais. » Le lieu n'est donc pas uniquement dépendant des facteurs externes. L'accoutumance joue aussi un rôle. Quand on débute, le calme est très important, surtout si le temps est court et les tensions fortes : on doit alors se retirer en un endroit paisible, propice à la réflexion. Plus tard, lorsque « l'oreille intérieure » est branchée sur la bonne longueur d'onde, on peut même se mettre à l'écoute, et recevoir des idées ou des injonctions nouvelles, au milieu d'un hall de gare !

2. **Le temps.** Chacun devrait toujours avoir le temps nécessaire à l'harmonie intérieure, le temps de retrouver ses aspirations les plus profondes, le contact avec le divin. Pour ce à quoi l'on tient le plus, il faut payer le prix.

Le cardinal Franz König suggère de commencer par deux, cinq ou quinze minutes quotidiennes. « Dieu trouvera bien,



La pratique

par Pier

Dans un petit livre paru récemment en allemand aux Editions de Caux, le Suisse Pierre Spoerri aborde, en s'adressant particulièrement à l'homme moderne victime de toutes sortes de pressions, la question de l'écoute intérieure. Les gens prennent de plus en plus conscience, remarque-t-il, du vide de leur existence, de leur besoin de méditation, de renouvellement, d'harmonie. Pour Pierre Spoerri, la pratique systématique et quotidienne du silence, non seulement répond à ce besoin, mais permet aussi de voir l'homme derrière le problème technique, la réalité derrière les faits. Son livre propose ainsi une marche à suivre et une série d'illustrations tirées d'expériences individuelles ou d'événements à portée historique montrant les immenses répercussions que peut avoir la pratique du silence dans la vie des hommes et dans la société.

durant ce temps, le moyen de nous atteindre, ajoute-t-il. Donnons-lui cette chance (...) Progressivement, nous trouverons plus de temps pour cette quête de Dieu. » (3)

3. **La disponibilité.** Selon le philosophe grec Zénon, si nous avons deux oreilles et une bouche, c'est afin d'écouter plus et de parler moins. Dans son introduction à la méditation, le théologien Klemens Tilman écrit ceci : « Le silence plein s'atteint par degrés. D'abord : cesser de parler. Ensuite, ne plus répondre aux sollicitations de l'extérieur, de façon à rentrer en soi-même. Puis, comme bien des bavardages se déroulent dans le cœur et dans l'esprit derrière une bouche cousue, il s'agit de trouver la paix intérieure, le silence des sens, de la curiosité, du besoin de communiquer ; l'apaisement de l'attention, de l'instinct, des préoccupations. La paix vient au plus profond du silence. »

« Vous écrirez »

4. Que chacun trouve l'**entrée en matière** qui lui tient le plus à cœur. Pour certains, cela se fait sans difficulté, comme ce jeune Américain qui, après quelques instants de silence, s'exclamait : « Il ne me vient pas de grandes idées, mais ma conscience me tue ! » Pour Bernard de Clairvaux, il n'y avait pas de doute non plus : « Ecoutez la voix intérieure, disait-il. En fait, personne n'a d'effort à faire : elle martèle continuellement à la porte de chaque cœur. »

Après un moment de « décompression », le flot de pensées s'établit normalement. Il vaut aussi parfois la peine de lire les Ecritures ou toute autre lecture à même de fortifier l'enracinement spirituel de chacun, voire, surtout pour ceux qui ont du mal à ordonner leurs pensées, de suivre la recette proposée au siècle dernier par l'oratorien français Alphonse Gratre dans son livre *Les Sources*, une recette également recommandée par Martin Luther et par Frank Buchman : « Pour écouter, il faut faire silence. Or, je vous prie, parmi les hommes et surtout parmi les penseurs, qui est-ce qui fait silence ?

« Faites taire les hommes, faites taire les livres, soyez véritablement seul, avez-vous pour cela le silence ? Qu'est-ce que cette loquacité intérieure des vaines pensées, des désirs inquiets, des passions, des préjugés qui vous porte et vous inspire à votre insu ? (...) Qu'est-ce en effet qu'écouter Dieu ?

du silence

Spoerri

« L'écoute de la voix intérieure, la voix intime de notre cœur, est l'art le plus précieux qu'un homme, qu'un enfant, peut apprendre, disait déjà en 1969 le père de l'auteur, Théophile Spoerri, qui avait lui-même publié un ouvrage intitulé La Dynamique du silence. C'est un art difficile, qu'il faut constamment exercer. C'est l'art de distinguer à travers tous les bruits qui nous assaillent la voix subtile qui vient de plus loin que moi, la voix de « l'autre » en moi, qui me parle à travers le prochain, à travers les choses du monde. »

Nous reproduisons dans ce numéro le premier de deux extraits du livre de Pierre Spoerri (1). Le deuxième extrait, consacré à la croissance spirituelle inhérente à la pratique du silence, paraîtra dans un numéro ultérieur.

me direz-vous. Que ferai-je en réalité ? Voici la réponse : vous écrirez.

« Tâchez de ne pas laisser perdre ce que vous entendez et ce que vous voyez alors. Ne vous fiez pas à la mémoire. La mémoire est une faculté qui oublie. Quand la lumière se sera retirée, la mémoire pâlera comme la nature quand le soleil s'en va. »

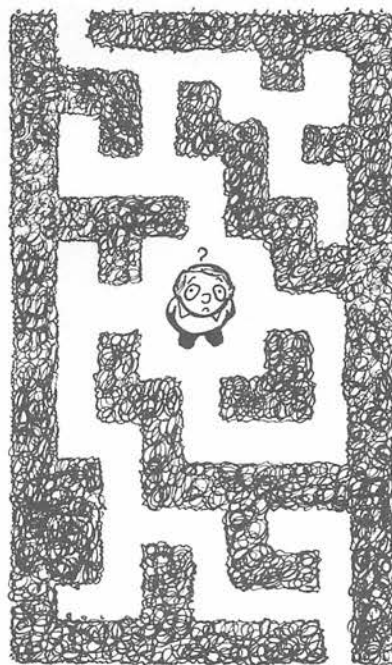
5. **L'honnêteté avec soi-même.** L'expérience de l'écoute intérieure se révélera vite stérile si nous nous permettons de censurer nos propres pensées. Les premières idées qui nous viendront à l'esprit porteront probablement sur notre vie quotidienne et nous paraîtront tellement banales que nous serons tentés de les rejeter. Pourtant, mises en pratique, elles pourraient avoir des conséquences que nous n'imaginons pas, surtout en ce qui concerne nos rapports avec les autres. De cette catégorie relèvent les idées les plus simples, comme celles qui concernent de menus services à rendre, par amour, à ceux avec qui nous vivons et auxquels nous ne pensons pas très souvent ; ou les petites habitudes dont il vaudrait mieux que nous nous débarrassions tant elles portent sur les nerfs de notre entourage.

« Descends dans la rue »

Les intellectuels, eux, ont beaucoup de mal à surmonter ces premiers obstacles. Lorsque mon père, qui était professeur d'histoire de la littérature à l'université de Zurich, rencontra, en 1932, Frank Buchman et quelques membres de son équipe, il trouva leur message simpliste et par trop personnel. « Ce serait trop facile ! D'ailleurs je note mes idées de toute façon », s'exclama-t-il lorsque lui fut faite la proposition de tenter l'expérience. Mais le dynamisme et le rayonnement de ses interlocuteurs ne lui avaient pas échappé et il savait bien que le silence manquait à sa vie. Quelques jours plus tard, il s'installa secrètement, et à une heure matinale, dans son bureau, muni d'un crayon et d'une feuille de papier. Ce ne sont pas des idées « moralisantes » qui s'imposèrent à lui, comme par exemple d'être plus patient avec sa femme, mais cette indication simple et persistante : « Descends dans la rue. » Il comprit vite que ce n'était pas à prendre à la lettre, qu'il ne s'agissait pas de descendre de son bureau, situé au deuxième étage de la maison

familiale, et de se planter sur le trottoir, mais de sortir de sa tour d'ivoire, de s'arracher à l'isolement où il se complaisait et de se plonger dans le monde réel des hommes.

Il commença par repousser cette pensée, mais, comme elle persista cinq jours durant, il se résolut à la suivre. Ce fut un tournant dans sa vie. Ses rapports avec sa femme et ses enfants furent transformés. Bien plus, sa pensée, son travail acquirent une nouvelle clarté et une nouvelle orientation.



6. **Tirer les conséquences.** C'est-à-dire, tout simplement, obéir. Si l'on n'est pas prêt à agir sous la dictée de la voix intérieure, celle-ci, comme un muscle qui s'atrophie par manque d'exercice, s'affaiblira progressivement puis se taira tout à fait. Par contre, si l'on est conséquent avec ses injonctions, la voix intérieure s'affinera et son champ d'action s'élargira et s'approfondira.

Quiconque se lance dans l'expérience de l'écoute devra tenir compte de ces six conditions, à quoi s'ajoutera, pour beaucoup, un autre obstacle :

Un ménage ami, lui et elle ayant des tempéraments fort différents et des enfants très turbulents et pas toujours faciles, se trouve souvent entraîné dans des situations de conflit. En théorie, ils savent tous deux que c'est un moment de silence pris en commun qui peut le mieux les tirer d'une situation difficile. Pourtant, ils se heurtent chaque fois à une certaine résistance – sans doute l'orgueil – qu'ils doivent vaincre dans leur quête de la vérité.

Une fois franchi cet obstacle, ils parviennent à une solution acceptable pour l'un et l'autre, et sans perte d'autorité pour l'un ni pour l'autre !

L'aide de son conjoint, ou d'un ami, est souvent fort précieuse au moment d'aborder cette expérience. Tant de pensées vous viennent à l'esprit qu'il est bon de s'en ouvrir à quelqu'un d'autre.

Il n'en reste pas moins que la dimension verticale – la relation à notre conscience, à Dieu – reste décisive dans ce domaine et ne doit pas être commandée par la dimension horizontale, celle de notre rapport à autrui.

(1) Keine Zeit für stille Zeit. Caux-Verlag, Lucerne. 1982. (Illustrations : Margaret Gray).

(2) Matthieu : I. v. 35 à 37.

(3) Advent und Weihnachtszeit. Ed. Veritas, Wien.



La concertation en équipe, un facteur primordial.

Développement (fin)

Bien qu'en deça des effets escomptés, les résultats ont été globalement positifs, permettant en particulier d'atteindre les populations les plus pauvres. Les soignantes de village ont su travailler avec intelligence, intérêt et enthousiasme en dépit des difficultés considérables qu'elles ont eu à affronter. Avec le recul, leur action révèle le potentiel qu'une communauté a en elle quand elle prend conscience de ce qu'elle peut faire par elle-même, et cela malgré un degré médiocre de participation de la population et l'absence de chef charismatique.

Se sentir utile, un bienfait

« On a su leur faire sentir que leur travail était important », admettait modestement l'un des membres de l'équipe. Le fait de se sentir utile est à lui seul un bienfait. N'est-ce pas une composante essentielle du développement ? Cependant, le contrôle exercé avec le concours de la population a montré que ce sont les plus éduqués ou les mieux placés politiquement qui se sont intéressés à la participation, non sans arrière-pensées, et cela au détriment des plus pauvres, trop occupés à essayer de survivre.

Au niveau de l'encadrement, la difficulté à recruter du personnel de qualité a été constante. D'une part les gens éduqués sont peu nombreux à accepter de travailler dans des régions isolées où leur salaire est moindre et où ils n'ont pas les commodités de la ville. L'éducation ne leur a pas appris à se mettre au service de leur communauté.

D'autre part, ceux qui ont accepté de travailler à ce projet, parfois avec dévoue-

ment et enthousiasme, ont souvent manqué de persévérance et de discipline. Les démissions de cadres, parfois en vagues successives, ont laissé le personnel livré à lui-même, confus et démoralisé et ont menacé de faire disparaître tout le projet. Par négligence et par fuite devant une tâche rébarbative, aucune donnée statistique ne fut recueillie, toute évaluation des progrès accomplis pour encourager à la persévérance ou perfectionner le modèle devenant impossible.

Malgré toutes ces difficultés, on peut affirmer qu'un personnel moyen placé dans de bonnes conditions de travail, avec de l'encouragement, de l'appréciation et un bon environnement moral, se révèle sincère et compétent. Cela aura été pour le moins le mérite des responsables de ce projet d'avoir su créer et transmettre à leurs équipes l'intégrité, le dévouement et le sens de la responsabilité.

Preuves par la négative

Un second programme médical fut lancé dans un secteur limitrophe en vue d'étudier la répliquabilité de la première expérience. Toutefois, les conditions y étaient différentes et elles donneront la preuve par la négative de la justesse des enseignements tirés.

Ce secteur possédait déjà des services de santé, mais avec la particularité que leur fonctionnement était désastreux. Le centre primaire de soins avait été bâti en un lieu inaccessible (par manque de planification et suite à des machinations politiques), les locaux étaient délabrés, le matériel inutilisable, l'approvisionnement en médicaments on ne peut plus irrégulier. En conséquence, le personnel était apathique et indifférent dans l'accomplissement de sa tâche.

Le but de l'intervention consistait donc à améliorer l'efficacité des services existants. Mais les tentatives faites dans ce sens furent un fiasco quasi total si ce n'est qu'elles ont permis aux villageois de prendre conscience que les choses pouvaient être différentes et d'agir en conséquence.

L'attitude du personnel médical et paramédical en place a été le plus grand obstacle. Quand les médecins donnent le mauvais exemple par leur absentéisme, leur indifférence et leur laisser-aller qui se répercutent à tous les échelons, que le soutien administratif fait défaut, qui peut résister à la démoralisation et au découragement ? « Tout le monde s'en fout ! », répondait une employée dégoûtée et désespérée aux remarques qui lui étaient faites sur la mauvaise qualité de son travail.

Les rivalités entre les deux équipes qui étaient censées travailler ensemble, les avantages que les uns ne voulaient pas perdre, les mauvaises relations de personne à personne, le refus de coopérer ont créé un climat de méfiance totale. Les premiers en place ont saboté les efforts des seconds jusqu'à les contraindre à quitter la région !

Condamner ou changer ?

Devant cet échec de tout travail concerté avec les équipes en place, un des membres de l'équipe d'intervention nous a dit : « Pour parler crûment, on ne pouvait ni recruter, ni licencier, on était donc impuissant à changer quoi que ce soit ». Cependant, cette personne admettait aussi non sans humilité : « Notre plus grande faute a été de ne pas avoir su garder des liens avec les responsables sur place. Nous les avons peut-être jugé trop arbitrairement.

« Si certains n'étaient ni particulièrement bien disposés, ni ouverts à notre démarche, nous aurions pu les neutraliser ou même les gagner à notre cause en essayant de les inclure de façon constructive dans notre travail. Certains ont fait état de cette négligence de notre part à leur égard. Notre tâche ne consistait pas à juger ces hommes, mais à leur donner de meilleures conditions de travail, une motivation et une place reconnue.

« Travailler avec des gens de toutes sortes et les changer plutôt que de les condamner, voilà les impératifs qui permettront aux programmes de développement de fonctionner sur le terrain. »

Frédéric Chavanne

(1) Tirée du rapport « Our Story » (1979-1980), de la *Foundation for Research in Community Health* à Bombay et d'un entretien avec son auteur, Mlle Srilatha Batliwala.

LETTRE DE RICHMOND

Les noirs d'Amérique aujourd'hui

Des Etats-Unis, où il séjourne en ce moment, un jeune Français, Antoine Jaulmes, écrit à son ami, coopérant en Haute-Volta.

Cher François,

Merci de ta lettre de Ouagadougou et du récit de la petite fête que vous avez organisée avec l'ami Dioullasso. Ta description me rappelle une des premières choses que j'aie faite en Amérique : le lendemain de mon arrivée, c'était le *Thanksgiving day*, une sorte de fête des récoltes à l'échelle nationale, qui commémore les moissons difficiles des premiers immigrants. A cette occasion, nous étions cinq blancs à être invités par une famille d'amis noirs qui sont aussi nos voisins d'en face. Nous étions vingt en tout. L'ambiance était d'emblée chaleureuse et détendue, comme dans une fête de famille. Le menu lui-même (jambon de Virginie et patates douces) ressemblait au tien (porcelet rôti... et patates douces), dessert mis à part. En effet, notre repas se terminait par une excellente crème glacée, généreux cadeau d'une amie de la famille. C'est un peu comme l'ami de Dioullasso qui avait fait cuire vos porcelets et refusait d'accepter le moindre dédommagement. Tu me dis que Dioullasso se débrouillera pour lui faire un cadeau à l'occasion : de mon côté, je sais que nos voisins ont rendu visite à leurs amis à la Nouvelle Orléans pour le nouvel an, et qu'ils n'y sont probablement

pas allés les mains vides... C'est l'économie du don et non de l'échange, l'économie du cœur et non de la raison, ce qui ne signifie pas, au contraire, que ce soit moins efficace.

Autre ressemblance avec l'Afrique noire : l'église. Tu me parles des réunions de prière que tu fréquentes. Je suis allé récemment au culte dans une église pentecôtiste noire. Tout le monde participe au service : selon les moments, les fidèles tapent dans leurs mains, chantent, invoquent Dieu individuellement à voix haute, dansent même. Les gens sont là dans leurs plus beaux atours pour se réjouir et communiquer avec Dieu tous ensemble et non pas pour accomplir leur devoir dominical. Aussi le culte dure-t-il trois heures sans que quiconque s'ennuie ou quitte l'église. La musique et les chants (la chorale compte cent vingt-cinq membres !) sont excellents, techniquement et spirituellement. La prédication est très émouvante : les phrases sont appuyées et répétées pour gagner l'adhésion des paroissiens, et elles sont ponctuées par l'approbation bruyante de l'assistance ou par des accords plaqués par les musiciens, qui, de ce fait, n'ont guère de répit pendant les trois heures que dure le culte.

Plus encore que par leur accueil chaleureux ou par leur christianisme si différent du nôtre et si profond, les noirs américains m'ont surpris par leur absence de haine envers les blancs. Les différentes nations européennes se sont violemment entredétestées au cours de l'histoire et n'ont pratiquement jamais cessé de s'infliger des coups et de se faire la guerre. Ici, les noirs ont été et sont encore souvent des receveurs beaucoup plus que des donneurs de coups. Toute leur culture est pétrie de la souffrance infligée par les blancs. Malgré cela, la violence de leurs sentiments est bien moindre que celle qui a, pendant un temps, animé les « ennemis héréditaires » européens.

Au mépris de la loi

Pour bien mesurer ce qu'a été l'histoire des noirs d'Amérique, il faut se rappeler qu'elle est vieille de plus de trois cent cinquante ans, dont deux siècles d'esclavage. En effet, les premiers noirs sont arrivés en Virginie en 1619, douze ans seulement après les premiers colons anglosaxons. L'émancipation des esclaves n'a pas été promulguée lors de l'indépendance en 1776, malgré la quantité de rhétorique produite à l'époque contre la tyrannie en général. Il faudra presque un siècle pour que la décision en soit finalement prise, dans le contexte dramatique de la guerre de sécession. Cette décision est devenue effective en 1866 par la promulgation du 14^e amendement de la Constitution. Mais après sa défaite, l'establishment sudiste devait, en l'espace d'une dizaine d'années, retrouver tout son pouvoir. L'oppression économique et politique de la communauté noire allait se poursuivre pendant un siècle encore, que ce soit au mépris de la loi (le Ku Klux Klan et ses pendants arbitraires) ou avec l'aide de la loi (la ségrégation scolaire). Ce n'est que dans les années 60 que les derniers règlements racistes, pourtant anticonstitutionnels depuis un siècle, ont définitivement disparu du domaine public (transports, enseignement, accès aux lieux publics), ceci sous la pression du mouvement pour les droits civiques et de Martin Luther King.

Malheureusement, les noirs continuent d'endurer un certain mépris de la part de leurs concitoyens. Sauf dans quelques cas, la ségrégation raciale par quartier reste la



« Receveurs de coups plus que donneurs de coups » : voilà ce qu'ont été les noirs jusqu'à présent.

règle non écrite dans toutes les villes. Certains sociologues ont remarqué que tant qu'un quartier compte entre 1/3 et 2/3 de noirs, les blancs commencent à s'en aller s'ils en ont l'occasion, et au-dessus de 2/3, tous les blancs qui en ont les moyens s'en vont. Des exemples récents de violence raciale avec meurtre ont eu lieu à Boston, Nashville, Miami, La Nouvelle-Orléans. Du point de vue économique, on considère ici que 14 % des 232 millions d'Américains vivent en dessous du seuil de pauvreté, dont 34 % de noirs !

Et le vieil âne riait

Récemment, lors d'une émission à la radio, un pasteur noir appelait son auditoire à réagir, et il comparait la communauté noire américaine à ce vieil âne, qui tomba un jour accidentellement dans un fossé profond. Comme il ne pouvait plus guère travailler, son maître décida de l'enterrer sur place. Mais chaque fois qu'une pelletée de terre l'atteignait, le vieil âne se secouait et tassait la terre sous ses pieds, si bien qu'en fin d'après-midi, le niveau du fond avait monté et le vieil âne, la tête déjà hors du trou, riait dans son for intérieur, en se disant : « Encore quelques pelletées de terre et je serai tiré d'affaire. » L'histoire est significative de l'état d'esprit des noirs : ils peuvent être amers ou ironiques, ou exprimer des revendications, mais l'idée de vengeance leur semble étrangère. Peut-être est-ce à cause de l'influence des églises qui ont toujours été le lieu où les noirs se sont organisés et ont pris conscience des possibilités de leur communauté. Autre exemple de cet esprit constructif : l'homme qui nous recevait pour le *Thanksgiving*, ancien militaire en Corée, avait été licencié et même emprisonné à cause de son engagement avec le mouvement pour les droits civiques, comme beaucoup d'autres noirs qui cherchaient à faire respecter le 14^e amendement de la Constitution. Malgré cela, il nous recevait comme des membres de sa famille, et déclarait au journal local au moment des élections municipales : « Lorsque nous (les noirs) aurons le pouvoir, nous n'allons pas les traiter comme ils (les blancs) nous ont traités. Sinon, nous ne sommes pas prêts pour le pouvoir, et nous n'apporterons aucune amélioration. »

Malgré l'équilibre démographique de Richmond (51 % de noirs), la question reste en effet de réussir l'intégration harmonieuse des deux communautés et d'éviter le racisme qui pourrait renaître si la séparation persistait. Les mentalités et les conditions économiques contribuent à la séparation : par exemple, l'enseignement public, à Richmond, compte 82 % d'élèves noirs, ce qui signifie que la majorité des blancs envoient leurs enfants dans l'enseignement privé, à la fois parce qu'ils en ont davantage les moyens et

parce que c'est une façon de tourner la loi qui oblige toute les écoles publiques de la ville à incorporer noirs et blancs sensiblement dans les mêmes proportions. Cette loi oblige d'ailleurs la ville à organiser un système compliqué de ramassage pour répartir les enfants équitablement entre toutes les écoles. Si on voit mal quels noirs iraient s'installer dans le luxueux West End ou quels blancs voudraient aller habiter dans le quartier misérable de Church Hill, il y a heureusement quelques quartiers où le mélange s'est fait et la question du ramassage s'y trouve alors d'autant simplifiée. Mais il faut souligner que ce mélange n'a pu se faire sans qu'une initiative émanant d'une communauté ou de l'autre ait permis d'établir des relations de confiance entre voisins. C'est ce que les Jones, un couple noir avec dix enfants, ont fait dans leur quartier (cf. *Changer* n° 76, février 1978).

Même quand un quartier est intégré, il faut lutter pour maintenir les relations de bon voisinage, faute de quoi l'exode des blancs se produit quand même, et en quelques années le quartier risque de se « désintégrer ». C'est là une des préoccupations qui a conduit il y a trois ans un groupe constitué de sept noirs et sept blancs à créer le *Richmond Urban Institute*, un organisme semi-public qui cherche à lutter contre le racisme par l'information, par le soutien d'activités publiques de nature à développer l'esprit de communauté interracial, par l'amélioration des logements et des équipements dans les quartiers les plus pauvres et par la participation à la lutte contre le chômage. On peut lire dans les statuts du R.U.I. : « Le Richmond Urban Institute est constitué d'individus qui représentent toute la variété de la communauté urbaine de Richmond, qui partagent l'espoir qu'une société plus humaine peut être réalisée ici-bas grâce à la coopération de l'homme avec Dieu, et qui partagent aussi la volonté de travailler à la réalisation de cette société (...). Les membres de l'institut promettent leur engagement personnel à ces principes et ne se considèrent pas, au sein de l'institut, comme les représentants officiels de leurs groupes particuliers. »

Pour la première fois

Un des membres fondateurs déclarait dans un journal de la ville : « La crise de la politique raciale vient de la peur ressentie de part et d'autre de voir les gens se désolidariser de leur propre communauté et, par là, de perdre la bataille politique. » D'où l'intérêt pour ceux qui veulent un changement de s'associer pour aider à former un nouveau type de citoyen, non seulement doué d'une mentalité plus ouverte, mais encore ayant surmonté ses peurs.

C'est au cours d'une réunion du R.U.I. que Mary Tyler Cheek, membre d'une



Winston Jones, facteur à Richmond.

ancienne famille de l'*establishment* blanc de Richmond, a trouvé une meilleure compréhension de la communauté noire. « Pour la première fois, j'ai senti que je comprenais ce qui se passait dans l'esprit des noirs », expliqua-t-elle au journal de Richmond. Pour elle, c'est au plus haut niveau que la séparation se fait le plus sentir : les responsables noirs et blancs se rencontrent dans des réunions politiques ou dans des réunions d'affaires, mais ils ne se lient pas d'amitié. Elle entreprit, malgré les difficultés, d'organiser des réunions où des leaders noirs et blancs pourraient se rencontrer de manière informelle. « L'idée est de rassembler des noirs et des blancs du monde politique et économique, explique Keith Dunn, un jeune diplômé d'une école de journalisme, autour d'événements culturels ou mondains, pour que, le temps des choses sérieuses une fois venu, ils soient en mesure de communi-

John Coleman, pasteur de quartier à Church Hill, où il dirige un centre social, travaille à donner aux jeunes noirs de Church Hill le sentiment que chacun a des talents à faire fructifier au bénéfice de la communauté, ce qui n'est pas si facile avec des jeunes dont 50 % sont chômeurs et dont bon nombre ont des parents chômeurs. « Si un blanc est raciste, dit-il, c'est lui qui est malade et qui se porte mal, pas moi. Mais je dois l'aider. » Pour lui, la communauté noire doit aussi s'aider elle-même en se repentant « de sa longue vie de négativisme sur son propre compte ».

Si on considère le passé, la contribution des noirs, dans le domaine culturel, a été absolument essentielle au rayonnement des Etats-Unis. Tout ce qui a du succès en ce moment dans le domaine de la musique moderne doit son existence à la communauté noire américaine ou antillaise, et c'est peut-être la contribution américaine la moins contestée de par le monde. A l'avenir, les noirs américains sont appelés à être plus que des agents de relations

publiques pour l'Amérique. Ils pourraient jeter des ponts entre le monde extérieur et leur pays, dont les tendances isolationnistes ne sont que trop justement connues. Aujourd'hui, alors que la plupart des Américains ne se préoccupent que de problèmes intérieurs et n'ont aucune conscience de leurs responsabilités face au tiers monde, les noirs américains ont les yeux tournés vers l'Afrique, un continent extérieur au circuit fermé de l'égoïsme national. La situation en Afrique australe est naturellement un point sensible, dans le prolongement logique de la lutte pour les droits civiques. La pensée de certains noirs va plus loin que la vertueuse condamnation à la mode en Europe. Ainsi le champion de tennis Arthur Ashe, natif de Richmond, qui s'est lui-même courageusement rendu en Afrique du Sud, écrit-il dans sa récente autobiographie : « J'ai toujours résisté à la notion de condamnation généralisée des blancs, ou de tout autre groupe. Tout simplement parce que ça ne marche pas. Je ne voudrais pas être

inclus par qui que ce soit dans une généralisation massive à propos des noirs. Seuls le temps et la confiance permettent de comprendre. »

Toutefois, il y a parfois une certaine incompréhension entre les noirs africains, qui s'estiment les seuls culturellement enracinés dans la terre-mère, et les noirs américains, qui ont un certain complexe de supériorité accompagné d'un vague malaise à l'idée qu'ils ont été trahis et vendus par certains Africains. Mais des liens naturels devraient pouvoir s'établir rapidement si des contacts sont pris dans un esprit d'honnêteté et de réconciliation, et ce pour le plus grand bénéfice culturel, voire économique, des deux parties. Dans cette perspective, un habitant de Richmond, Winston Jones, s'est rendu l'an dernier au Zimbabwe pour assister à une conférence du Réarmement moral et pour prendre contact avec le continent africain. « C'était, dit-il, une expérience très émouvante ; j'avais l'impression de fouler le sol de la mère-patrie perdue ; l'atmosphère

africaine est unique. » Il est revenu avec plusieurs idées sur l'aide que des Américains ordinaires pourraient apporter en matière d'enseignement technique, par exemple.

Les noirs américains ayant l'expérience de la souffrance sont certainement l'élément de la population le plus généreux et le plus en mesure de comprendre d'autres pays et de les faire comprendre à toute l'Amérique, pourvu que le degré d'intimité augmente entre les communautés noire et blanche d'Amérique. C'est là une grande chance pour l'Amérique qui, j'espère, se concrétisera. Le chemin qui reste à parcourir ici ne doit pas nous faire oublier celui qui est à parcourir en Europe. Au moment où les relations entre Français et immigrés ne sont pas au beau fixe, il y a sans doute matière à inspiration dans la façon dont un état d'esprit nouveau a pu s'instaurer dans certaines communautés en Amérique.

Très cordialement
Antoine

EDUCATION

Etre ou ne pas être tuteur ?

par Jacques Jaulmes

En France, il faut beaucoup de temps pour que les mots expriment vraiment des réalités vécues. Depuis près d'un demi-siècle, le ministère de l'Instruction publique est devenu ministère de l'Education nationale ; mais un rapport officiel doit rappeler aujourd'hui qu'« au-delà de l'enseignement, il y a un devoir d'éducation ». Beaucoup d'enseignants, en effet, refusent de se considérer comme des éducateurs : ils affirment qu'ils n'ont pas été formés pour assumer cette tâche. Ils ont raison dans la mesure où on appelle « éducateurs » des hommes et des femmes spécialisés dans la formation de jeunes qui connaissent des difficultés particulières (handicapés, délinquants...). Mais ne se trompent-ils pas si l'on prend le mot « éducateur » au sens large ? Peut-on enseigner sans éduquer en même temps ? Le professeur qui apprend à présenter un travail proprement et clairement ne travaille-t-il pas déjà à l'éducation de ses élèves ? Que dire alors de l'acquisition d'autres qualités comme la ponctualité ou la franchise ? En fait, comme M. Jourdain de la prose, ne font-ils pas de l'éducation sans le savoir, ou plutôt sans le voir ?

Ce débat anime aujourd'hui les collègues où les esprits sont en émoi à la suite du rapport Legrand sur un projet de réforme auquel le ministre a donné un caractère officiel au cours d'une conférence de presse. Certains aspects de ce rapport

peuvent susciter bien des réserves. Mais une des idées originales de ce projet, c'est la création d'un tutorat, à l'instar, dit son auteur, des pays anglo-saxons : chaque professeur serait le « tuteur » d'un groupe de dix à quinze élèves auxquels il devrait apporter « une aide intellectuelle et affective ». C'est le rôle de la famille, s'écrient certains, et c'est vrai.

Un rôle avant tout pédagogique

Les parents, quant à eux, craignent que cette institution ne contribue davantage à détacher l'enfant de sa famille. Des parents et des professeurs y voient aussi un danger voisin : le tuteur ne va-t-il pas profiter de sa fonction pour faire du prosélytisme en faveur de son idéologie ? Certains enseignants pensent que la tâche du tuteur se réduira à ce que fut jadis l'étude du soir ou naguère les travaux dirigés. D'autres, au contraire, la considèrent comme une véritable psychothérapie et se sentent incomplets et dépassés.

En réalité, il semble que, dans l'esprit de M. Legrand, le tuteur aurait une triple mission :

1) aider l'enfant à organiser son temps et à acquérir une méthode de travail, suivre ses résultats scolaires ;

2) lui faciliter les rapports avec les autres professeurs et le personnel administratif, prendre contact avec les parents pour tous les problèmes de la vie scolaire, en particulier l'orientation.

3) enfin, mais ce n'est pas clairement énoncé, permettre à l'enfant de s'exprimer en confiance, de faire part spontanément de ses difficultés, de trouver sa propre autonomie.

Bref, pour citer l'auteur lui-même : « La première raison d'être du tutorat est pédagogique : il doit permettre de suivre de façon individuelle l'évolution de chaque élève dans un système éducatif centré sur l'enfant et sur l'adolescent. »

L'Association pour un Eveil à la Responsabilité à l'Ecole (1) (de la maternelle à l'université) organise une rencontre pendant les vacances de Pâques. Le thème de réflexion en sera : « Une pédagogie de l'écoute ». Certains des participants pensent que ce type de pédagogie concerne tout à fait les tuteurs : écoute de l'autre, d'abord, et plus particulièrement dans le cas présent, écoute de l'élève par le tuteur, écoute que tant de jeunes ne trouvent pas auprès des adultes et dont ils ont grand besoin ; écoute de la voix intérieure ensuite qui, seule, peut amener l'enfant ou l'adolescent à trouver sa propre voie, les solutions à ses difficultés, enfin sa véritable autonomie.

L'association peut certainement, grâce aux expériences faites par ses membres, aider les professeurs de collège à aborder cette tâche, nouvelle et redoutable pour beaucoup d'entre eux.

(1) A.E.R.E., 84 rue de la Baste, Vaux-le-Pénil, 77000 Melun.

« Et maintenant que faut-il que je fasse ? »

La démarche intérieure d'un cadre supérieur de l'industrie britannique

par Mary Lean

Quand on interroge John Craig sur sa façon de pratiquer sa foi, il répond en souriant : « Je ne suis pas un contemplatif. » Ce qu'il a cherché tout au long d'une carrière dans la sidérurgie, c'est à établir avec Dieu une sorte de *relation de travail*.

Cette démarche a commencé durant les années trente et s'est poursuivie pendant les trente-trois ans qu'il a consacrés à la gestion comptable et financière, d'abord dans les aciéries Colvilles, en Ecosse, ensuite à la sidérurgie nationale où, en fin de carrière, il est devenu directeur des services financiers. Sa retraite, en 1972, n'a rien arrêté à sa démarche : il l'a continuée pendant deux ans comme conseiller de la Banque mondiale aux Philippines et trois ans comme correspondant européen du journal américain *Iron and Steel Maker*, aujourd'hui enfin comme conseiller de gestion, journaliste indépendant et grand-père de neuf petits-enfants.

« Si on néglige le côté spirituel de notre nature, on finit par laisser tout ce qui est instinct nous diriger », explique-t-il. « J'aime cette phrase de l'Épître aux Romains : « Quand vous coupez le nerf de vos actions instinctives en obéissant à l'Esprit, vous accédez à la vraie vie » (1). Pour moi, c'est là que se trouve le choix essentiel qui conditionne la façon dont nous allons transformer le chaos actuel en une nouvelle société. Ce sont des transformations de fond que nous devons faire dans le domaine écologique et aussi dans la géographie économique du monde. A moins que les hommes ne soient libérés de leurs instincts destructeurs, nous serons témoins de conflits majeurs. »

Comment se traduit en pratique cette recherche de *relation de travail* avec Dieu ? La réponse de John Craig tient en une phrase : « Une fois qu'une tâche est terminée, demandez à Dieu : Et maintenant, que faut-il que je fasse ? »

Pour un homme dont la vie a été aussi remplie que la sienne, chaque étape

s'imposait naturellement. A quoi bon importuner Dieu ? A cela John Craig répond : « Un économiste, un expert financier sont convaincus de l'efficacité de leur savoir. C'est là justement le grand danger que courent ces hommes, car ce n'est jamais vrai. Je m'explique : à un moment donné, j'ai réuni mon personnel en vue d'étudier certains changements à apporter dans nos méthodes de travail. Nous nous sommes mis d'accord sur une série de trente-deux modifications. La plus difficile, celle qui exigeait de chacun le plus profond bouleversement dans sa façon de penser, portait le numéro dix. Au moment où nous avons abordé le point n° 11, je me suis dit que nous avions passé le cap critique.

La discussion s'est ensuite enlisée. J'ai demandé l'avis d'un des participants : « Vous parlez tous des modifications 11 et 12, dit-il, moi je n'ai pas encore compris la dixième. »

Du temps perdu

C'était l'heure du déjeuner : j'ai saisi délibérément ce répit pour chercher l'inspiration. Une chose m'a sauté aux yeux : la peur de voir mes idées battues en brèche m'avait dirigé tout le temps. A la réunion suivante, il a donc été décidé de revenir sur le point dix, qui fut finalement adopté. Nous avons alors passé aux points suivants. Lorsque nous avons abordé les trois dernières modifications, la discussion s'est de nouveau bloquée, la séance a été levée. Cette fois il m'a fallu vingt-quatre heures pour mettre le doigt sur la difficulté. Il fallut ajouter deux ou trois modifications. Une fois celles-ci définies, la série entière a été adoptée sans problème. Cet incident m'a montré que je ne peux pas me passer de l'avis d'autrui ni me payer le luxe de me laisser diriger par mes peurs, mon savoir-faire ou l'idée bien ancrée que je sais mieux que les autres ce qui leur convient. On peut soutenir que faire le point avec Dieu est du temps perdu : en réalité on s'aperçoit au bout du compte que c'est du temps gagné. »



John Craig

Cette *relation de travail*, M. Craig la voit comme « un processus d'illumination progressive ». « J'ai découvert que Dieu ne cesse de m'instruire », dit-il. Au début de sa carrière, aux aciéries Colvilles, il dut prendre un congé de maladie : à son retour il vit que ses innovations n'avaient pas eu les résultats escomptés. Il demanda conseil à quelques amis du Réarmement moral et leur fit part de son sentiment d'échec, déclarant qu'il ferait mieux de démissionner. Ils réfléchirent en silence. « J'ignore qui a bien pu te parler d'échec, fit l'un de ses amis, ce n'est sûrement pas un Père céleste capable d'amour. Par contre Il t'a peut-être parlé de péché. » Ce fut comme un trait de lumière. A dater de ce jour, chaque fois que j'ai fait une erreur, j'ai cherché à savoir ce que Dieu en pensait et quel péché en était la cause, pour qu'Il puisse assainir la situation. » Comme dans l'exemple des trente-deux modifications, ce péché était probablement la certitude d'avoir raison ou la peur.

En une autre occasion, la lumière se fit grâce à sa femme. « Si tu agis au bureau comme tu agis à la maison, je ne m'étonne pas que tu aboutisses à des impasses, me dit-elle un jour. Tu as des idées géniales, tu te mets à les réaliser puis, très vite, tu t'en lasses et tu les abandonnes à mi-chemin. » Commentaire de John Craig : « Ce fut efficace, car c'était la vérité. »

Un oubli volontaire

Une autre fois, il fit une grave erreur et on lui retira momentanément ses responsabilités. Cela lui rappela un incident qui l'avait profondément blessé et qu'il avait volontairement « oublié ». Cette rancune cachée avait brouillé sa capacité de discernement.

« Il faut être d'une honnêteté totale sur ses propres sentiments et se demander s'ils passent le test des principes absolus

(1) D'après la version anglaise de J.-B. Phillips (Rom 8.13).

d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour. Quelque chose vous blesse-t-il ? N'essayez pas de guérir seul cette blessure ; demandez à Dieu de le faire. Sinon vous la reléguez dans « l'oubli » et elle devient un mobile invisible qui fausse les mécanismes de votre esprit. »

Goutte à goutte

Au cours de sa recherche, M. Craig s'est aperçu d'une chose : « S'il est vrai qu'un Dieu juste exige un changement de tout être qui désire sincèrement travailler avec Lui, Dieu n'a cependant rien d'un adjutant. Sa force réside dans sa compassion. » Il y eut un moment, quand John Craig était encore étudiant, où il ne voulait plus obéir aux directives divines. « A cette époque, Dieu m'apparaissait comme un garde-chiourme. Si je ne voulais pas faire quelque chose, je me disais qu'il y avait de grandes chances que ce soit Sa volonté. » Mains incidents ont fini par ébranler cette idée. Ce que j'ai vécu m'a donné le sentiment de la sécurité dont on bénéficie quand on s'abandonne à l'affection divine. »

Une démonstration éclatante lui en a été donnée au cours d'un séjour à l'hôpital. Il devait être nourri goutte à goutte. Un jour, le chirurgien déclara, après l'avoir examiné : « Il faut opérer. » La panique le saisit. « Seigneur, est-ce déjà la fin ? » La réponse arriva, limpide : « Non, détends-toi, fie-toi aux soins et aux mains des médecins et des infirmières. Si ceux-ci défont, ma main secourable sera là. » De ce jour, jamais la peur de ce qui

pouvait m'arriver n'a dominé ma réflexion. »

Grâce à cette expérience, il trouva la liberté d'admettre, alors qu'il dirigeait les services financiers de la sidérurgie britannique, que la façon dont il avait organisé le travail de ses collaborateurs permettait qu'on se passe désormais de ses services ; il déclara donc à ses supérieurs que son travail ne justifiait plus le salaire qu'ils lui versaient et qu'il se proposait de partir en retraite anticipée, bien que cela représentât une diminution considérable de ses revenus.

Lui a-t-il été plus difficile d'appliquer ses principes en haut de l'échelle qu'en bas ? « Pas vraiment, répond-il. J'ai eu l'impression, au fur et à mesure qu'augmentaient mes responsabilités, de voir ma relation avec Dieu se renforcer aussi. Pour bien des P.D.G., le travail est en fait une lutte pour le pouvoir. C'est ce que j'ai trouvé le plus dur. Naturellement, moi aussi, à certains moments, j'ai voulu ce pouvoir. Le fait même de me rendre compte que ce n'était pas l'essentiel fait partie de ma « découverte progressive ».

Pris au mot

Quels résultats a-t-il obtenus ? « Je peux parler de ce que j'ai fait, mais il ne m'appartient pas de dire si j'ai accompli quoi que ce soit. Quand mon nom a été choisi parmi ceux d'autres collègues pour assurer la coordination des services financiers de la sidérurgie, j'ai convoqué les quatre autres candidats et je leur ai dit : « Il est de notoriété publique que je fais

partie d'un mouvement dont la méthode révolutionnaire fondamentale est d'aborder chaque problème sans agressivité et sans vouloir en tirer aucun avantage. Ceci dit, je suis parfaitement conscient que tôt ou tard ma nature reprendra le dessus. Dès que vous sentirez que je commence à être agressif et possessif, je vous prie de m'en avertir. » Par deux fois, des collègues ont eu le courage de me prendre au mot. »

Le coin du rideau

M. Craig ne tire aucune gloire des résultats obtenus par sa méthode. « A mon avis, nous n'avons pas besoin de savoir si nous avons réussi ou non. » Un incident survenu tandis qu'il passait des vacances à Rome en 1957 illustre ce qu'il veut dire. « A cette époque, j'avais le sentiment d'avoir tout raté et de n'avoir pas su déceler et appliquer la volonté divine. « Ce que j'ai pu accomplir, lorsque tu as daigné obéir à mes directives, me semblait-il entendre, jamais tu ne le sauras, ce n'est pas à toi de le savoir. » Le jour même j'ai rencontré un Australien. « Vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais », me dit-il. Et il me raconta qu'un journal australien avait publié un article que j'avais écrit en Ecosse et que cet article avait aidé moralement un de ses amis. J'aurais juré que je voyais Dieu soulever un coin du rideau pour me souffler : « Comprends-tu maintenant ce que je veux dire ? »

(D'après le périodique anglais
New World News)

Le Réarmement moral en France (fin)

financiers est extraordinairement faible. Preuve en est le nombre dérisoire – quelques centaines – de Français qui assument une responsabilité régulière pour son financement. Cette situation est à la fois un constat de fragilité et, indirectement, un témoignage du bon rapport résultats/moyens. Mais il importe d'élargir cette base. Comment ? Le choix est entre un élargissement extensif – utilisation plus grande des moyens de communication de masse – et un élargissement « intensif » au sens où, comme le précisait un participant « un homme qui change vaut vingt personnes qui sympathisent ».

– Enfin l'accent a été mis à de nombreuses reprises sur ce qui fait du Réarmement moral une vie partagée et non une propagande. Comme l'a rappelé

un professeur du nord de la France, le Réarmement moral doit être « le levain dans la pâte et non une entreprise de boulangerie ». Sa tâche est de donner aux gens la chance de trouver une véritable satisfaction de vie. Pour cela, l'apprentissage du recueillement, la recherche de la volonté de Dieu aident à discerner ce qui a besoin d'être fait plutôt que ce qui est à portée de main. Ils aident aussi à aller à l'essentiel dans les rapports avec ceux qui se trouvent sur notre chemin ou, comme l'a suggéré un chef d'entreprise, « ceux vers lesquels nous avons la pensée de faire passer notre chemin ». Car c'est bien en allant au cœur des problèmes des hommes qu'on peut espérer répondre aux besoins primordiaux d'un pays.

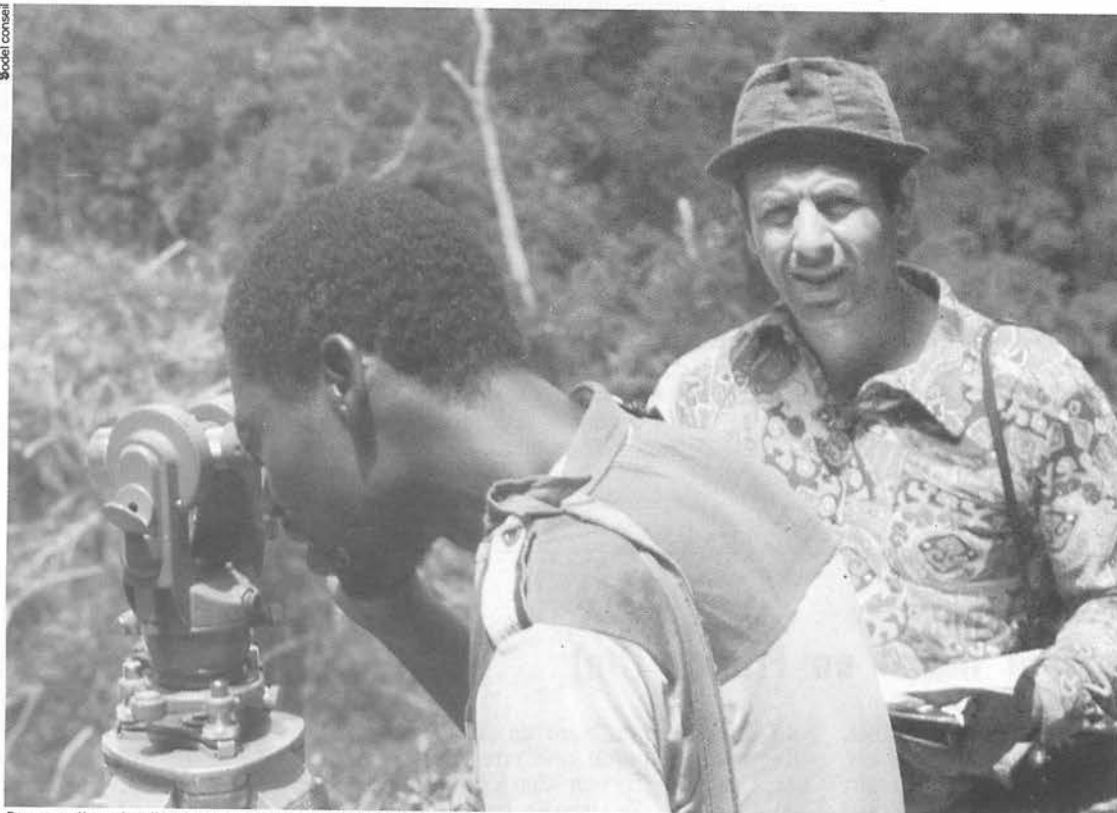
Jean-Jacques Odier

(1) Réflexions et propositions sur les besoins éducatifs, sociaux et culturels des travailleurs immigrés et de leurs familles. Rapport de la commission « Culture et immigration » installée le 21 novembre 1979 par le président de la République. Edité par l'ICEI, 43 bis rue des Entrepreneurs, 75015 Paris.

PHOTOS : Channer : pp. 1, 7 ; Franzon : p. 12 ; Mary Lean : p. 14 ; Leggat : p. 10 ; Maillefer : p. 5 ; Odier : p. 4 ; Smith : p. 6 ; Sygma (Laffont) : p. 11.

Electricité de France par-delà les frontières.

Stodel conseil



Prospection de sites hydrauliques au Cameroun.

Electricité de France apporte sa collaboration aux sociétés et organisations d'électricité d'une centaine de pays étrangers. Ses interventions et celles de ses filiales s'opèrent par l'entremise de sa Direction des Affaires Extérieures et de la Coopération (DAFECO). Elles sont de natures très diverses : - mise à la disposition de personnel qualifié, - formation et perfectionnement du personnel, - ingénierie, - conseil et prestations en matière d'exploitation et de gestion, - organisation de stages et de séminaires en France pour techniciens étrangers.

ELECTRICITE DE FRANCE